

Elizabeth Smart, Rawi Hage, David Adams Richards

Hélène Rioux

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71762ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2014). Review of [Elizabeth Smart, Rawi Hage, David Adams Richards]. *Lettres québécoises*, (154), 34–35.



ELIZABETH SMART

L'arrogance des vauriens,

Traduit de l'anglais par Marie Frankland

Montréal, Les Allusifs, 2013, 128 pages, 17,95 \$.

Peine d'amour

Elizabeth Smart occupe une place à part dans le paysage littéraire canadien. Pour tout dire, elle est inclassable. Une sorte de mouton noir.

Née en 1913 dans une famille de la haute bourgeoisie d'Ottawa, elle quitte le pays à dix-neuf ans pour aller étudier le piano à Londres. C'est là que, dans une librairie, elle découvre l'œuvre du poète britannique George Barker (aujourd'hui pratiquement tombé dans l'oubli).

Cette lecture la galvanise, car elle tombe aussitôt (pour le meilleur et surtout pour le pire) passionnément amoureuse de l'auteur. Un coup de foudre littéraire — ça existe. Un peu comme une adolescente trop romantique idolâtre un chanteur rock. Elle décide d'entrée de jeu de l'épouser et de devenir la mère de ses enfants. Sans réfléchir. Et sans le connaître, elle commence à correspondre avec lui; plus tard, alors qu'elle est installée aux États-Unis, elle l'invite à venir la rencontrer. Son arrivée marque le début d'une relation tumultueuse et tragique.

Car George Barker, incarnation du poète maudit, bagarreur, instable, infidèle et volage, buveur impénitent, est marié et il débarque avec sa femme. Indiscutablement sensible aux attraits d'Elizabeth, peut-être — on veut le croire — subjugué par l'amour incondicional qu'elle lui porte, il refuse toutefois de divorcer. N'empêche qu'elle aura quatre enfants avec lui (il en aura, lui, quinze, avec quatre femmes différentes) et qu'elle écrira l'emblématique *À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré*, publié chez un petit éditeur londonien en 1945, que sa famille scandalisée fera interdire au Canada et dont la traduction d'Hélène Filion paraîtra aux Herbes rouges en 2003. Depuis, cet ouvrage semble faire l'objet d'un véritable culte.

La suite

Paru récemment aux Allusifs, *L'arrogance des vauriens* en est, en quelque sorte, la suite. On y retrouve la même narratrice éperdue. Cette fois, elle n'est pas dans une gare new-yorkaise à pleurer sur ses amours malheureuses. Elle est à Londres après la guerre, promenant son vague à l'âme dans la ville ravagée, observant les gens qui l'en-



ELIZABETH SMART

Si j'ai gardé d'À la hauteur de Grand Central Station un souvenir mi-figue mi-raisin, *L'arrogance des vauriens* m'a conquise, littéralement. Je ne l'ai pas encore lu en anglais, mais la traduction, j'ai envie de dire irréprochable, de Marie Frankland y est sans aucun doute pour quelque chose.

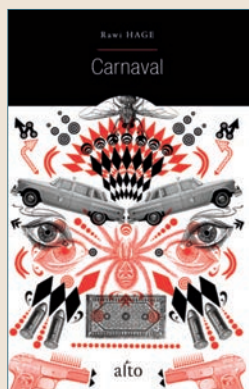
tourent et dont « les visages torves et hallucinés dérivent comme de vieux sacs de papier. [...] Il n'y a pas de chauffage, pas d'éclairage; la nourriture se fait rare. » (p. 11)

En douze chapitres, eux-mêmes subdivisés en textes de quelques pages, Elizabeth Smart se livre, se révèle, se dévoile — sa détresse, sa rage, son amertume, assaisonnées parfois d'un certain humour noir, d'images crues, voire cruelles. Ici, elle évoque des bribes de son enfance, sa famille au Canada, un peu plus loin, un travail morne dans un bureau. Des soirées dans des pubs, des bars (« après le travail, je danse dans des cabarets enfumés, je m'exalte au son des versions jazz de *Liebestraum* », p. 22) se fauillent dans la narration, en côtoient d'autres où — image récurrente — elle pèle des pommes de terre. Il y a des confidences tristes échangées avec des inconnus, beaucoup d'alcool, et ses enfants dont les appels (« maman, maman! ») reviennent par intermittence, comme un troublant leitmotiv. Et la lucidité implacable.

Mais le corps, le corps, instrument périssable et essentiel d'où ruissent les rêves! Assailli par le froid, la chaleur, la faim, la fatigue, le poids. Difficile à couvrir, à activer, à garder beau et propre; impossible d'en nier la détérioration, de ne pas regretter ses jours meilleurs. (p. 100)

« Roman », est-il écrit sur la couverture. On a plutôt l'impression d'un poème en prose, d'une méditation désenchantée, d'un long monologue aux accents déchirants où rêve et réalité se mêlent harmonieusement. Ou non. Car ce sont les voix multiples, tour à tour lyriques et résolument terre à terre — cette cacophonie —, les interruptions, les ruptures de ton qui donnent au livre toute sa force.

Roman, parce que, bien sûr, il faut toujours nommer les choses, les définir, les caser dans un moule. Mais l'œuvre d'Elizabeth Smart est indéfinissable. Incomparable. Si j'ai gardé d'À la hauteur de Grand Central Station un souvenir mi-figue mi-raisin, *L'arrogance des vauriens* m'a conquise, littéralement. Je ne l'ai pas encore lu en anglais, mais la traduction, j'ai envie de dire irréprochable, de Marie Frankland y est sans aucun doute pour quelque chose.



RAWI HAGE

☆☆☆

RAWI HAGE

Carnaval

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier

Québec, Alto, 2013, 384 pages, 27,95 \$.

Le cirque et le taxi

J'ai été conçu sur la piste du cirque par un voyageur propriétaire d'un chameau et une mère qui se balançait au bout des cordes. (p. 11)

C'est ainsi que se présente le narrateur de *Carnaval*, troisième roman de Rawi Hage après *Parfum de poussière* et *Le cafard*, tous deux encensés par la critique, traduits en plusieurs langues et récompensés par de nombreux prix et nominations.

Ce narrateur est chauffeur de taxi et il s'appelle Fly. Fly comme mouche. Parce que, dit-il, les chauffeurs de taxi se divisent en deux catégories : les araignées patientes, qui attendent les appels dans leur voiture, et les mouches, vagabonds qui « naviguent dans la ville, sans trêve et sans but, cherchant des bras levés pour interrompre leur vol, une averse pour les occuper » (p. 20).

Parti d'un pays jamais nommé, il se retrouve dans une ville nord-américaine jamais nommée non plus. On pense à New York (où l'auteur a vécu quelques années), à Montréal (où il vit) ou à une autre, peuplée d'une faune bigarrée de strip-teaseuses, de voleurs, de dealers, de buveurs de bière et d'amateurs de sport, de puttes et de maquereaux, de femmes en pleurs.

Truculent et baroque, le roman se déploie en cinq actes donc chacun se subdivise en courtes scènes intitulées laconiquement « Jésus », « Pluie », « Aïsha » ou « Miroir ». Le narrateur y raconte ses randonnées nocturnes et ses rencontres, ses arrêts au café Bolero hanté par d'autres chauffeurs de taxi comme lui. Il décrit ses clients en quelques paragraphes, inquiétants, fanatiques, touchants, pathétiques, ceux qui essaient de se tirer sans payer — mais il ne se laisse pas faire —, ceux qui laissent de généreux pourboires. Ceux qui pleurent et ceux qui délirent. Il relate des conversations avec sa voisine Zaïnab, austère et sage doctorante en études islamiques (elle lui apprend notamment que « le mot *jihad* vient de *ijtihad*, qui signifie s'efforcer, questionner, réformer », p. 26). Il parle de livres, car il est un lecteur insatiable, de religion, car il s'interroge sur le sens de la vie, et même d'amour, parfois. S'y mêlent des réminiscences de l'enfance au cirque avec la femme à barbe et l'homme canon, des fragments de dialogues.

Un carnaval, oui, violent et déconcertant, plein de bruit et de fureur. Une traduction vivante et convaincante de Dominique Fortier.



DAVID ADAMS RICHARDS

☆☆ ½

DAVID ADAMS RICHARDS

Enquête dans la réserve

Traduit de l'anglais par Robert Paquin et Ivan Steenhout

Montréal, Pleine Lune, 2013, 368 pages, 29,95 \$.

Relations problématiques

Un jeune homme meurt dans des circonstances nébuleuses. Est-ce un accident ? Ou un meurtre ?

Nous sommes en 1985 dans une réserve amérindienne de la baie de Miramichi, au nord-ouest du Nouveau-Brunswick, et ce jeune homme s'appelle Hector Penniac. Il a dix-sept ans, il veut devenir médecin et, pour payer ses études, il a décidé de travailler comme débardeur le temps d'un été. C'est son premier emploi, le premier jour.

Hector n'avait jamais travaillé dans une cale. Il s'était acheté des bottes de travail neuves, des gants de travail neufs, une chemise de travail neuve qu'il avait étendue sur sa chaise, et il avait fouillé dix fois dans la poche de ses jeans pour vérifier qu'il avait bien sa carte syndicale... (p. 11)

Quelques heures après le début de son quart de travail, il meurt écrasé sous des billes de bois dans la cale du cargo. On soupçonne bientôt Roger Savage, un Blanc qui vit près de la réserve, d'avoir assassiné Hector. Pour se venger — c'était lui qui devait travailler dans la cale ce matin-là, il était arrivé en retard, Hector avait pris sa place. Ou pour un autre motif moins avouable, leur « différence » peut-être (« Hector était euh... tu sais ce que je veux dire, et [...] Roger l'était peut-être aussi... » p. 57).

Mais rien n'est simple et les motifs sont légion : rivalité, jalousie, convoitise, vieilles rancunes jamais assouvies. Entre Autochtones, entre Autochtones et Blancs.

Faisant alterner la narration entre 1985, l'époque du drame, et 2006, alors que Markus Paul, petit-fils du chef de la réserve, policier depuis une quinzaine d'années, essaie d'élucider cette histoire jamais oubliée, l'auteur nous livre une analyse magistrale des relations toujours problématiques qu'entretiennent les Premières Nations et les Blancs. Malgré l'intelligence du propos, la finesse de l'analyse, certaines longueurs rendent malheureusement la lecture quelque peu ardue.

Natif du Nouveau-Brunswick, David Adams Richards est l'auteur d'une vingtaine de livres couronnés notamment par le prix Giller, le Prix du Gouverneur général et celui du Commonwealth.